Conte de Noël

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **17 (1941-1942)**

Heft 16

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-711019

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LE SOLDAT ROMAND

Quelques mots sur les gaz de combat et le brouillard artificiel

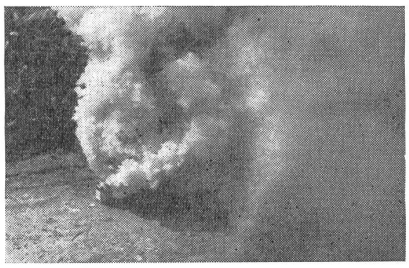
Notre masque à gaz militaire, autant que le masque populaire, protège contre les gaz de combat appelés «gaz toxiques». Nous ne parlerons pas de ceux-là, mais de ce gaz vésicant nommé «Ypérite» qui provoque des brûlures douloureuses sur la peau. Les parties de la peau touchées par ce vé-

I 3799

sicant sont reconnaissables aux petites gouttelettes de liquide d'une apparence huileuse qui y adhèrent. Pour protéger l'armée contre ces blessures abominables, nos soldats sont en possession d'une boîte de désinfection contenant de l'ouate et un petit flacon en aluminium d'un liquide désinfectant.

Mais il peut arriver qu'une section entière, une compagnie ou encore un bataillon doivent traverser une zone gazée. Comme ce vésicant empoisonne également les chevaux, nos équipes des gaz font passer la troupe, matériel y compris, cette dite zone «ypéritée» par un moyen qui consiste à traverser le terrain infecté sur un passage isolant construit sur le sol en moins de vingt minutes.

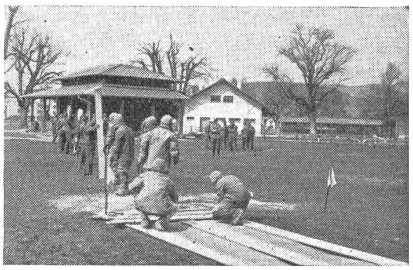
Nos photos illustrent comment l'équipe des gaz travaille: Premièrement, elle endosse des habits entièrement en caoutchouc, enfile de longs gants et un «masque-cagoule», ce qui rend le travail très fatigant, vu l'absolue étanchéité de cet équipement. Puis à l'aide d'une pelle, l'équipe fait un tracé de 1,80 m environ avec un mélange de chaux et de sable. La chaux se trouve toujours avec le matériel de l'officier des gaz du bataillon. Ensuite une autre équipe de quatre hommes prend du papier goudronné — qui se trouve également dans le matériel du bataillon — et le pose sur le tracé marqué. Pendant ce temps, une section d'infanterie s'est procuré des planches, en quantité suffisante pour ce passage de vingt à trente mètres de longueur. Il s'en trouve une certaine quantité dans les fourgons du train du régiment, et les «cagoulards», comme on les surnomme, rangent les traverses côte à côte et posent encore des planches en longueur à gauche et à droite. Si le temps n'est pas limité, l'équipe des gaz tend des cordes de côté en



I 3798

guise de barrières pour éviter de marcher sur le terrain infecté. Après vingt minutes de ce travail assidu, la troupe peut traverser la zone ypéritée sans danger, mais malheur à celui qui ferait un faux-pas!

Si ce passage doit se faire en plein jour, nous avons un moyen pour nous soustraire aux vues ennemies, c'est la «boîte à fumée» qui donne le brouillard artificiel. Un détachement pose ces boîtes à fumée dans la direction du vent, quelques secondes plus tard, un rideau de brouillard cache le mou-



I 3803

vement des nôtres à l'observation de l'ennemi. Si un vent défavorable arrive à percer ce rideau, des équipes de réserve sont prêtes à intervenir avec de nouvelles boîtes à fumée partout où cela serait nécessaire.

La boîte à fumée est l'instrument le plus simple et le plus pratique vu sa grandeur minime et son très petit poids. Ce dernier argument compte surtout pour les troupes de montagne qui se servent parfois du brouillard artificiel pour se cacher de l'ennemi.

Nous avons également des équipes motorisées qui étendent ce brouillard sur les routes et les chemins dans la profondeur et la largeur voulues, ceci en très peu de temps.

Les longues périodes de service actif ont familiarisé la troupe avec ce genre de travail que nous n'aimerions tous connaître seulement que comme exercice. Plt. Walter Dasen.

Conte de Noël

C'était la veille de Noël. Fuyant les vains bruits de la ville, j'avais pris le dernier train à destination de l'Oberland bernois. Depuis la petite localité où je descendis, deux heures de marche me séparaient de mon but.

La neige tombait à gros flocons, la montée fut pénible, mais malgré la bise qui soufflait en bourrasque, je persévérais dans mes efforts car je savais que là-haut, au sommet, j'en serais grandement récompensé. Dans le lointain, j'aperçus bientôt une petite lumière qui m'annonçait que j'approchais du but où j'étais attendu. J'arrivai enfin au chalet où je fus reçu avec joie par un sympathique pâtre, dont j'avais fait la connaissance au cours de mes randonnées estivales.

Après un frugal repas, Jean, — c'était le nom du pâtre, — s'installa avec moi devant le chalet. La neige avait cessé de tomber; le ciel était sans nuage; la lune, pareille à un gros point d'i, nous saluait de sa bienveillante clarté. Un grand silence régnait; quelques rares sapins, géants de la montagne, faisaient penser à de blancs fantômes allongeant leurs bras maigres et multiples. Les Alpes devant nous, si près qu'il nous semblait pouvoir les toucher du doigt, étalaient leur majestueuse et immaculée beauté. Nous étions remplis d'admiration pour ces grands compagnons silencieux.

Comme se parlant à lui-même, Jean dit: «La Suisse est belle! J'ai parcouru bien des pays, vu bien de belles choses, mais

jamais autant qu'à l'approche des fêtes de fin d'année, je n'ai compris combien notre petite Patrie contient de trésors de beauté naturelle que rien ne saurait remplacer. J'approche de la septantaine; à dix-huit ans, je me suis expatrié, comme beaucoup de jeunes pour «voir du pays». A quarante ans, fatigué de vivre dans l'air empesté des grandes villes et obéissant au désir de mon vieux père, je revins au village. Ce chalet appartenait alors à mon père. Durant les premiers mois de mon retour, j'eus grand peine à m'habituer à la tranquillité qui régnait dans ce petit hameau perdu sur le flanc de la montagne. Une veille de Noël, mon père, qui sans doute avait deviné mon état d'esprit, me dit: «Viens avec moi, Jean, au chalet ce soir; là-haut, je te montrerai des choses qui te sont inconnues.» Nous partîmes et, lorsque nous arrivâmes au chalet, il faisait une soirée pareille à celle-ci. Assis à cette même place tous deux, mon père me parla de notre pays, de nos montagnes, des beautés innombrables qui se déroulaient majestueusement devant nos yeux, de la persévérance et de la foi de nos aïeux qui surent rendre notre Patrie, bien que petite, forte et indivisible.

Et tandis que père causait, une grande émotion m'étreignait tout entier; je sentais une grande joie m'envahir, mes yeux apercevaient enfin des choses vraiment inconnues jusqu'ici. Tout-à-coup, dans le lointain, faiblement d'abord, puis bientôt plus distinctement, les cloches du village, au-dessous de nous, sonnèrent à toutes volées. Noël! dit mon père; Paix sur la terre et parmi les hommes de bonne volonté!

Après s'être recueilli quelques instants, il reprit: Vois-tu, mon enfant, les carillons de tout l'univers lancent depuis des siècles, les mêmes accents et exhortent les hommes à mieux comprendre, à mieux aimer leur prochain, à leur pardonner. Ces cloches, hélas, s'adressent à beaucoup d'oreilles qui veulent pas entendre, à beaucoup de cœurs qui restent fermés à leur appel. Vois, autour de toi; partout les frères dressés contre les frères, les peuples contre les peuples; la jalousie, l'égoïsme, l'hypocrisie, une fièvre d'arrivisme, une vague de folie et de jouissance sévissent partout. Depuis des siècles, toujours les mêmes maux qui engendrent une méfiance implacable, une haine, cachée parfois, mais non moins farouche, des uns contre les autres. Pour remédier enfin à cet état navrant, une sorte de révolution totale devrait se produire dans le cœur de chacun des hommes. Mais, voilà, on attend toujours que son voisin fasse le premier pas! Les misères de toutes sortes ne sont-elles pas déjà nombreuses, sans que vienne s'ajouter celle, combien monstrueuse, de la mésentente entre les nations?

Chaque ville, presque chaque village a son église, dont les cloches nous convient à nous recueillir, à faire un retour sur nous-mêmes. Pourquoi est-il si difficile de se souvenir, durant les autres jours de l'année, de l'appel à la concorde, à la paix, qu'elles nous adressent le dimanche et surtout le jour de Noël!

Vois-tu mon enfant, la paix et la bonne entente entre les peuples ne pourront devenir réalité que lorsque les hommes voudront enfin s'efforcer sincèrement de mettre en pratique le commandement divin:

Tu aimeras ton prochain comme toi-même!

Mais, pour en arriver là, il faut que chacun, — toi, moi, — se confie non pas à l'intelligence, la force, la sagesse, la richesse humaines, mais soumette sa volonté à celle du Tout-Puissant, en suivant par là, l'exemple de nos aïeux du Rütli. Il faut que le monde apprenne de nouveau à implorer sans cesse la protection divine, non seulement dans les jours de détresse, mais constamment.»

«Et voilà, dit Jean, pourquoi, depuis lors, je reviens chaque année passer la veillée de Noël ici, sur les hauteurs tranquilles, en face de nos montagnes neigeuses, où le cœur se sent plus joyeux, où l'homme reconnaît mieux l'œuvre grandiose de son Créateur.»

Jean avait à peine terminé son récit, que les cloches de Noël, comme autrefois, firent entendre leur appel de paix et de concorde aux hommes de bonne volonté!

Jean, vous et votre père, n'êtes plus ... Mais je n'ai pas oublié vos paroles et la beauté majestueuse et bienfaisante de cette veillée de Noël.

Vingt années se sont écoulées depuis lors.

Votre père, Jean, aurait, hélas, encore raison aujourd'hui! Adj.sof. Humbert-Droz.

Autour de la guerre

Une dépêche de source russe a annoncé que les troupes de Staline avaient fait dans la région de Toula des prisonniers allemands dont certains étaient âgés de 50 ans. Si cette nouvelle est exacte, on peut en déduire que les pertes en vies humaines dans la campagne de Russie sont importantes et que les effectifs commencent à se creuser de part et d'autre.

*

Instruit par les désastreuses expériences faites au cours de la campagne de Finlande pendant l'hiver 1939/1940, où l'armée finlandaise mit hors de combat, en six mois, autant de soldats russes qu'elle possédait elle-même d'hommes soit environ 200,000, le commandement soviétique a préparé ses armées au combat dans la neige. A cet effet le général Strelnikov a été chargé, aussitôt après la campagne de Finlande, de préparer pour le 1er janvier 1942, 750,000 skieurs militaires devant être éventuellement renforcés par plus d'un million et demi de réservistes accoutumés au terrible climat du Nord ou de la Sibérie. Sur le mot d'ordre du Kremlin, le ski devint, pendant l'hiver 1940/41, le sport national soviétique par excellence. Trois centres, à Moscou, à Tomsk et à Orenburg, contrôlèrent la mise en vigueur des instructions données apparemment par Staline.

Vu les événements, il n'est pas possible de se faire aujourd'hui une idée nette de l'état d'avancement de ces préparatifs pour la guerre hivernale, pas plus qu'on ne sait si le matériel de transport rapide sur la neige (traîneaux blindés et chenillettes spéciales avec remorques) a pu être construit en nombre suffisant et en temps utile.

L'armée allemande dispose, elle aussi, d'un matériel spécial pour la guerre dans la neige et de plus, elle peut compter sur un spécialiste en la matière, le général Dietl dont le groupe d'armées opère au Nord de Moscou, jusqu'aux régions désertiques de la Toundra où la végétation n'est plus constituée que par des mousses et des lychens. Montagnard, commandant une division d'infanterie alpine, il lui arriva l'étrange aventure d'être jeté, au mois d'avril 1940, à cinq cents kilomètres au nord du cercle polaire, à Narvik, dans une contrée farouche, encore couverte de neige, sans autre ravitaillement que celui apporté par des avions de transport dont les seuls terrains d'atterrissage étaient quelques lacs gelés. C'est là que le général Dietl connut la guerre en hiver, non pas dans le cadre d'une manœuvre, mais dans celui d'une action sanglante contre les bataillons de chasseurs alpins et de légionnaires français qui tentaient de lui reprendre le port du fer. Il perdit Narvik devant l'action décidée de la flotte anglaise combinée avec celle des forces terrestres citées précédemment, mais se maintint dans la montagne jusqu'au moment où les événements des Flandres rappelèrent le corps expéditionnaire allié.

La campagne finie, Dietl dirigea dans le grand Nord Norvégien une véritable école de guerre d'hiver. Des détachements alpins se succédèrent sans arrêt sous son commandement, pour devenir eux-mêmes des pépinières d'instructeurs.

*

Canon d'Infanterie.

Un garçonnet: «M'sieur! ... si ... ou ... plaît, vous n'nous l'prêteriez pas juste pour le défilé?»